Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 8 (1984)

Artikel: Procédures de recherche en ethnohistoire : l'exemple d'études sur le passé colonial et pré-colonial de l'Amérique du Sud
Autor: Necker, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007704

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Louis Necker

Procédures de recherche en ethnohistoire: L'exemple d'études sur le passé colonial et pré-colonial de l'Amérique du Sud

L'ethnohistoire est un terme commode pour désigner un champ d'études. Aux frontières de l'histoire et de l'anthropologie, à la fois riche en possibilités et jusqu'à maintenant relativement peu exploré.

Riche en possibilités, elle l'est notamment par l'énorme documentation que, dans le contexte de leur expansion mondiale, les pays européens ont accumulé au cours des cinq derniers siècles et qui a été, jusqu'à maintenant, peu exploitée anthropologiquement. Même dans un pays comme la Suisse, qui n'a pourtant pas eu de colonies, des milliers d'archives, notamment celles de missionaires ou de commercants, attendent encore les chercheurs qui y relèveront les informations, souvent introuvables ailleurs, qu'elles contiennent sur le passé, l'organisation sociale, ou la culture de nombreux peuples avec qui des voyageurs helvétiques se sont trouvés en contact.

Si l'ethnohistoire est restée dans un relatif sous-dévelopement, cela est sans doute dû pour une part au fait que la recherche dans ce domaine nécessite un apprentissage long et partiellement autodidacte de techniques et de méthodologies dont les unes sont tirées de l'histoire et de l'anthropologie et les autres appartiennent spécifiquement à l'ethnohistoire.

Les lignes qui suivent présenteront ce que peuvent être ces procédures ethnohistoriques, en partant de l'exemple d'un courant de recherches contemporaines menées au sujet de sociétés pré-coloniales et coloniales d'Amérique du Sud. Mon espoir est que ce texte contribuera à éviter à d'autres les tâtonnements et pertes de temps que j'ai subis. Et aussi à attirer l'attention sur l'intérêt d'un champ d'études des cultures d'Outre-mer qui a peut-être plus d'avenir que l'ethnologie de terrain, du fait de la disparition progressive et universelle des différences culturelles. Il est certain, de plus, que le dépouillement et la classification des archives que fait l'ethnohistorien dans le cours de ses recherches est un service rendu aux peuples d'Outre-mer qui doivent venir chez nous pour trouver des informations sur leur passé.

Il me paraît important, avant d'entrer dans le sujet même, de commencer par définir ce que j'entends par "ethnohistoire", parce qu'il y a parfois un certain flou dans l'usage de ce mot. Et, j'indiquerai aussi à quelle ethnohistoire je ferai référence ici, puisqu'il n'y en a pas une, mais plusieurs.

Definition de l'ethnohistoire: l'utilité et les limites de la notion

Hubert Deschamps, coauteur de l'article "Ethnologie et Histoire" dans l'Encyclopédie de la Pléiade consacrée à l'ethnologie générale, voulait faire de l'ehnohistoire une nouvelle discipline, dont l'objet aurait été la reconstitution du passé sur la base non de documents écrits, mais de traditions orales (Deschamps 1968: 1433–1444).

Mais Deschamps n'a pas été suivi. Se référant à ses écrits, certains en France se sont violemment élevés contre l'usage même de la notion d'ethnohistoire, dans laquelle ils voyaient une création renforçant la vieille distinction ethnocentrique et hiérarchisante faite entre les peuples "historiques" et les peuples "pré-historiques" (c'est-à-dire sans écriture. Ronelt 1979).

D'autres ont rejeté la prétention de Deschamps de faire de l'ethnohistoire une discipline nouvelle axée autour de l'histoire orale, mais ils ont adopté le terme pour désigner simplement "une approche qui donne lieu à une variété d'études que l'on ne sait pas comment classer autrement, mais qui, dans des combinaisons variées, emploie habituellement des méthodologies et techniques prises à la fois à l'histoire et à l'anthropologie". Ces auteurs, parmi lesquels on peut compter Nathan Wachtel (1971 : 23) adoptent une définition de l'ethnohistoire depuis longtemps en vigueur aux Etats Unis (Cline 1971, d'où est tirée la citation ci-dessus). Dans ce pays en effet, au moins depuis le début de ce siècle, le mot ethnohistoire est utilisé pour désigner des études historico-anthropologiques se rapportant principalement aux Indiens et associant de manières diverses, l'enquête sur le terrain, la tradition orale, la recherche à partir de documents écrits et les fouilles archéologiques. (Necker 1973).

Dans les lignes qui suivent c'est aussi dans le sens de Cline qu'est utilisée la notion d'ethnohistoire. Notion pratique pour désigner un champ d'études vaste et passablement inexploré, comme il a été dit plus haut, mais notion à laquelle il ne faut pas attacher trop d'importance en tant que concept théorique, vu la variété de ses formes. Il faut remarquer d'ailleurs que des ethnoloques et des historiens font depuis longtemps de l'ethnohistoire dans le sens qui vient d'être défini, sans avoir jamais, à ma connaissance, utilisé le mot. Les travaux de Vansina (1961), Berthoud (1975), et même Finley (1972), qui a fait une étude ethnologique de la Grèce ancienne sur la base de l'Odyssée, en sont quelques exemples, de mêmes que ceux de plusieurs historiens de l'Ecole française des Annales.

Nature des recherches ethnohistoriques considérées ici

En conformité avec la définition donnée plus haut il n'y a donc pas une mais des ethnohistoires. La nature de celles-ci dépend des choix théoriques et des problématiques du chercheur, mais aussi des sources disponibles pour un

sujet donné. L'approche ethnohistorique est forcément différente, par exemple, selon qu'elle s'applique à une réalité récente, pour laquelle les traditions orales sont la meilleure source, ou à une réalité ancienne pour laquelle les documents écrits et peut-être les résultats de fouilles archéologiques sont les seuls témoignages fiables.

Les procédures présentées ci-dessous sont celles d'un courant contemporain d'études des sociétés coloniales et pré-coloniales d'Amérique du Sud, auquel l'auteur de ces lignes se rattache, et dont un des pionniers et promoteurs a été John V. Murra, qui a renouvelé notre connaissance des sociétés andines. Ces études se caractérisent en général par les éléments suivants: l'usage systématique de documents écrits pour reconstituer l'ethnographie des sociétés pré-coloniales et leur évolution post-coloniale, leur intérêt pour les structures économiques et sociales, leur "vigilance épistémologique" (Pour reprendre une expression de Roy Preiswerk) face à des sources émanant des envahisseurs, et leurs tentatives d'exprimer autant que possible le point de vue des envahis. Pour ne donner, en plus des travaux de Murra (1953, 1975), que quelques exemples, je citerai particulièrement: *la vision des vaincus,* de Wachtel (1971), qui essaie de représenter ce qu'a été l'arrivée des Espagnols pour les Incas du Pérou; divers travaux de Maria Rostworowski de Diez Canseco (1977, 1978) et de Franklin Pease (1978) également sur le Pérou; une étude de Henning Bischof sur les Tairona de la Côte atlantique colombienne (1971).

Je me réfèrerai évidemment plus particulièrement à ce que je connais le mieux, à l'expérience de mes propres recherches, que j'ai réalisées sur la société Guarani, un peuple qui occupait au 16ème siècle une vaste région se trouvant vers l'intersection des frontières actuelles du Brésil, du Paraguay et de l'Argentine.

Je me suis efforcé de comprendre des organisations prétendûment socialistes (c'est-à-dire que l'on a désignées par la suite commes socialistes) mises en place chez les Guarani par des missionnaires jésuites entre les 16ème et 18ème siècles et connues sous le nom de "réductions du Paraguay".

Le sujet m'a paru intéressant parce que situé à l'intersection de plusieurs problèmes importants, touchant à la mise en place de structures étatiques chez des peuples qui n'en connaissaient pas, au rapport entre ce processus et la rencontre de deux messianismes, celui des Guarani et celui des missionnaires, et à la manière dont pendant longtemps les Européens se sont représentés leur invasion de territoires d'outre-mer.

J'ai cherché à traiter ces problèmes en m'attachant aux origines locales des missions jésuites, origines qui se trouvaient dans des missions peu connues de prédécesseurs franciscains (Necker 1979).

Par la suite j'ai aussi fait une étude comparative des missions jésuites du Paraguay avec celles établies dès le 16ème siècle au bord du Lac Titicaca, dans une chefferie Aymara ayant fait partie de l'Empire inca.

L'acquisition de connaissances théoriques préliminaires

J'en viens maintenant aux procédures. En ce qui me concerne j'ai certainement perdu un temps considérable en appliquant celles-ci dans un ordre qui n'était pas le meilleur, par exemple en commençant trop tôt et sans préparation suffisante mon travail dans les archives. Si c'était à refaire, je m'efforcerais plutôt de suivre la séquence qui est celle dans laquelle ces procédures sont présentées ci-dessous.

La première opération est évidemment l'acquisition de connaissances théoriques préliminaires. Elles vont de soi dans toute recherche en sciences humaines, mais il faut souligner que cette tâche est considérable en ethnohistoire dans le sens ou celle-ci oblige à essayer de dominer des théories qui apartiennent à deux disciplines au moins: l'histoire et l'anthropologie.

Il sortirait du cadre de cet article de m'étendre par trop sur ces théories qui dépendent d'ailleurs beaucoup, chaque fois, de la problématique spécifique du sujet. Mais j'indiquerai cependant ici quelques écoles ou courants de pensée qui m'ont apporté les instruments les plus utiles.

Il y a d'abord l'Ecole française des "Annales", incomparable comme introduction aux études pluri-disciplinaires. En particulier les textes de Fernand Braudel, dont la théorie sur les différents temps de l'historien (le temps court des évènements, le temps long des structures sociales, le temps intermédiaire des cycles), est précieuse pour intégrer l'approche synchronique de l'ethnologie à l'histoire.

Ensuite les études modernes des phénomènes de la colonisation et de la décolonisation, portant en général sur d'autres continents que l'Amérique (en particulier les ouvrages classiques de Balandier, Fanon, Memmi etc.) me sont apparues très utiles pour "décoloniser" un peu cette histoire américaine qui n'a jamais été écrite du point de vue des Amérindiens.

Finalement l'anthropologie économique et politique contemporaine, particulièrement les textes de Marshall Sahlins, se sont révélés pour moi la meilleure aide pour reconstituer les structures et dynamiques sociales autochtones.

L'acquistition de connaissances sur le contexte historique et anthropologique

L'ethnohistoire comme l'ethnologie, essaie de comprendre les phénomènes à l'échelle des petits groupes. Mais, comme cela se passe en ethnologie également, ces phénomènes ne peuvent généralement être compris que replacés dans une contexte plus général. Dans le cas des recherches évoquées ici, ce contexte est celui de l'Etat colonial espagnol (ou portugais) et ses "macro-structures". De par son ampleur ce contexte ne peut être étudié que sur la base de sources "secondaires", c'est-a-dire de travaux d'historiens.

L'importance de l'étude du contexte réside aussi dans le fait que dans le vaste espace des empires ibériques, les mêmes expériences se sont souvent reproduites à des milliers de kilomètres de distance. Pour ne citer qu'un exemple, il existe une grande similitude entre certaines expériences missionnaires faites au Texas et d'autres réalisées en Amérique du Sud tropicale. De ce fait l'étude du contexte impérial espagnol permet souvent de s'épargner de grands efforts, parce qu'elle permet de comprendre rapidement des phénomènes d'une région sur la base d'études faites ailleurs.

Pour se diriger dans l'immense litérature existant sur le contexte colonial et anthropologique, le chercheur doit commencer par la lecture de quelques oeuvres de synthèse. Dans mon cas j'ai constaté l'utilité des ouvrages de Chaunu (1964), Stein et Stein (1970) comme introduction aux macro-structures économiques, de Steward et Faron (1959), comme introduction aux civilisations précoloniales, de Gibson (1966) pour les aspects sociaux et de Haring (1947) pour les structures administratives de l'Empire espagnol. Ce dernier ouvrage est particulièrement appréciable pour s'orienter dans la recherche des sources administratives, si importantes, comme on va le voir plus loin.

La recherche des sources écrites

Comme je l'ai écrit plus haut, dans l'ethnohistoire sud-américaine à laquelle je me réfère ici, c'est le document écrit et non les traditions orales qui constitue la source principale du chercheur.

L'exploitation du document écrit présente des difficultés considérables pour l'ethnohistorien, et les résultats que celui-ci obtiendra en fin de compte dépendront pour une bonne partie de la manière dont il aura contourné ces difficultés, qui constituent un des principaux tests de son professionalisme. Ces difficultés sont particulièrement de deux ordres.

D'une part, il y a le problème de trouver les documents. Il existe bien entendu quelques chroniques fameuses et facilement repérables comme celle de Cieza de Leon. Mais celui qui est en quête de renseignements d'ordre ethnologique en a vite fait le tour, et cherche d'autres sources plus précises notamment sur le fonctionnnement de groupes locaux. Il cherchera par exemple des correspondances, telles que ces fameuses lettres annuelles que les missionnaires jésuites du monde entier écrivaient à Rome, ou des documents ecclésiastiques et administratifs. En ce qui concerne ces derniers, une des grandes découvertes de ces 20 dernières années a été celle de nombreux procès-verbaux d'inspections, les "visitas" que des fonctionnaires de l'Etat ou de l'Eglise faisaient régulièrement dans chaque village de l'Empire et qui donnent des renseignements, parfois maison par maison, sur toutes sortes de questions du plus haut intérêt pour l'ethnologue, comme la

richesse des familles, les tributs qu'elles payaient aux princes incas, ou leurs cérémonies "païennes".

Beaucoup de ces sources ont survécu durant les quatre ou cinq siècles qui nous séparent de leurs dates de rédaction, mais elles ont connu aussi des aléas qui rend généralement difficile leur localisation. C'est là que la connaissance du contexte, des structures coloniales, voire de l'histoire de l'Amérique du Sud post-coloniale, est très importante, car elle permet de localiser plus vite ces archives et, une fois celles-ci repérées, de mieux se retrouver dans des montagnes de papiers qui souvent n'ont pas été classés depuis le 16ème siècle! Au sujet des documents qui existent sur le Paraguay colonial, j'ai fait l'éxpérience qu'il en existe non seulement dans l'Etat actuel du même nom, mais aussi en Argentine et en Bolivie parce que Buenos Aires et Sucre ont été pendant quelques temps les chefs-lieux administratifs du Paraguay, en Espagne, l'ancienne métropole, au Brésil à la suite d'un pillage de guerre et aux Etats Unis, dans une université qui a acheté des documents à un président de la république paraguayenne peu scrupuleux!

Heureusement pour le chercheur il existe quelques guides d'archives, mais ceux-ci sont loin d'être complets, particulièrement pour les archives locales (par exemple municipales) si importantes pour l'ethnohistorien.

Celui-ci, il faut aussi le souligner, est également aidé par le fait qu'un grand nombre d'archives ont été publiées. Selon mon expérience il faudrait toujours commencer par lire de telles publications parce qu'elles sont plus facilement exploitables, plus lisibles et mieux classées, que des documents écrits à la main, et qu'elles permettent de se plonger plus vite dans la réalité historique qui forme le contexte des phénomènes que l'on étudie.

L'autre problème principal que rencontre l'ethnohistorien est le fait que les documents qu'il utilise fournissent rarement des réponses aux questions qu'il se pose dans les termes de ses questions. Rarement il trouvera, par exemple, des tableaux de parenté ou une description complète du système autochtone de propriété foncière dans un village donné. Et contrairement à l'ethnoloque sur le terrain, il ne pourra interroger aucun informant. Il devra lire une masse de papiers qui lui livreront peu à peu des éléments épars dont l'accumulation lui permettra finalement de reconstituer ces organisations familiales ou foncières auxquelles il s'intéresse.

Sur ce plan, les difficultés de l'ethnohistorien ne sont pas différentes de celles de n'importe quel historien social, cependant elles sont renforcées par le fait que les auteurs des documents provenaient généralement d'une culture étrangère à celle des sociétés qui intéressent le chercheur. Celui-ci doit donc toujours être extrêmement vigilant face aux distorsions que n'ont pas manqué d'apporter les observateurs européens dans la représentation de la réalité sociale des autochtones.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les ethnohistoriens font beaucoup d'efforts pour trouver les documents, qui ne sont pas très nombreux mais qui

existent quand même, qui ont été produits par des amérindiens. (voir notamment Wachtel 1971, Necker 1979).

Ainsi le travail de notre ethnohistorien ressemble un peu à celui de l'archéologue qui doit remuer beaucoup de terre pour trouver de temps à autre des témoignages fragmentaires, dont l'accumulation finit peu à peu par lui donner une image cohérente sur le passé d'un lieu ou d'une société.

L'ethnohistorien a un peu les mêmes frustrations et bonheurs que l'archéologue, avec cette différence que la "terre" qu'il remue, c'est-à-dire toutes les pages qu'il doit lire parce qu'elles peuvent contenir des informations intéressantes, même si ce n'est le cas que d'une petite partie d'entre elles, le plonge profondémment dans toute la réalité d'une époque et finalement l'aide aussi à résoudre les problèmes qu'il se pose.

Autres sources

Comme l'archéologue également, l'ethnohistorien ne peut pas se contenter d'un seul type de sources. Particulièrement s'il cherche à reconstituer l'organisation de petits groupes ou d'autres "micro"-phénomènes, il doit compléter les données éparses et fragmentaires qu'il a obtenues dans les documents écrits par celles d'autres sources. Celles-ci sont:

Les traditions orales. Comme je l'ai déjà écrit, le souvenir de la colonisation, du fait de l'ancienneté de celle-ci, ne s'est pas conservé en Amérique du Sud comme il s'est maintenu par exemple en Afrique. Cela ne signifie cependant pas qu'il en soit complètement absent. Les traditions orales indiennes n'apportent pas beaucoup d'informations sur des évènements du passé, mais, ce qui est quand même précieux, nous donnent de renseignements sur l'interprétation qu'ont donné les autochtones à certains épisodes de leur histoire pré-coloniale et coloniale. C'est ainsi par exemple qu'au Paraguay, actuellement encore, des légendes, vivantes dans les campagnes, nous indiquent certaines des idées que les Guarani avaient au sujet des premiers missionnaires du 16^{e} siècle.

L'archéologie est, bien entendu une autre source qui complète le document écrit. Son importance varie selon la nature de la civilisation matérielle des sociétés étudiées et les conditions naturelles de préservation des vestiges. Au Pérou l'archéologie peut apporter beaucoup à l'ethnohistorien vu les conditions de conservation favorables, en tout cas sur la Côte désertique du Pacifique, et le très grand nombre de restes matériels, notamment des grands travaux hydrauliques, laissés par les Incas et leurs prédécesseurs. Dans la Forêt tropicale sud-américaine, au contraire, l'archéologie apporte moins de données, encore qu'elle soit souvent la seule source existante sur l'histoire la plus ancienne des habitants de cette contrée.

Une étude de terrain, sur les lieux qui ont été le cadre des événements et des phénomènes anciens étudiés, peut apporter également plusieurs données historiques intéressantes dans la mesure où certaines traditions ont pu se conserver presque intactes depuis l'époque pré-coloniale. Mais il faut être très prudent, car partout la colonisation a eu des effets transformateurs très violents et, d'autre part, les "traits de culture" qui nous paraissent non occidentaux ne sont pas forcémment "pré-colombiens", comme en témoignent les vêtements actuels des paysannes andines qui n'ont rien d'Inca!

Une étude de terrain, même de courte durée, est de toutes façons très utile, dans la mesure où elle familiarise l'ethnohistorien avec un environnement naturel qui souvent n'a pas varié au cours des temps, et qui donne des renseignements précieux sur les contraintes, les produits et les possibilités naturels qui étaient ceux des sociétés coloniales et pré-coloniales étudiées.

Parmi les autres sources existantes on peut citer encore la toponymie, ou étude des noms de lieux, qui peut apporter entre autres des informations sur des migrations du passé, et la linguistique. L'étude de dictionnaires espagnol-guarani et espagnol-quechua établis par des missionnaires au 16ème siècle, s'est révélée par exemple très utile pour reconstituer au moins partiellement les termes ou systèmes de parenté en vigueur à cette époque. Autre branche liée à la linguistique, la glotto-chronologie a permis également d'apporter certaines lumières sur l'origine de divers groupes de la Forêt tropicale.

Autres auxiliaires de la recherche ethnohistorique

Il faut encore citer deux méthodes, apparentées entre elles, et qui, ajoutées à celles qui ont été évoquées ci-dessus, ont fait faire de grands pas à la connaissance des sociétés pré-coloniales.

La première consiste à comparer des sociétés du 16ème siècle, maintenant détruites, avec des groupes de même culture, vivant de nos jours, et ayant conservé leurs modes de vie traditionnels du fait qu'ils sont toujours restés en dehors des zones de pénétration coloniale. Cette méthode n'est à peu près possible qu'en Amazonie, seule région où il existe encore de grandes zones presque intouchées par des civilisations externes. Il est certain que la connaissance des Tupinamba ou des Guarani anciens qui occupaient au 16ème siècle une bonne partie du Paraguay et du Brésil a été grandement améliorée par la mise en rapport des sources historiques existantes (par exemple Jean de Léry) avec des études ethnographiques modernes faites auprès des quelques groupes Tupi ou Guarani qui existent encore au fond de la Forêt tropicale (voir par exemple Metraux 1928).

L'autre méthode consiste à comparer des sociétés sud-américaines du passé avec des sociétés similaires d'autres continents étudiées récemment par des ethnologues. Comme Murra l'a dit expressemment, plusieurs des décou-

vertes qu'il a faites au sujet des sociétés andines pré-coloniales lui ont été suggérées par la connaissance de sociétés africaines ou océaniennes telles que celles qui ont été étudiées par Nadel ou Malinowski. C'est ainsi qu'il a pu remettre en question des modèles européo-centriques qui avaient jusqu'alors prévalu pour expliquer les empires andins (par exemple le "socialisme inca" de Baudin) et montrer que ceux-ci étaient en réalité régis par des principes de réciprocité très communs dans beaucoup de régions du monde, mais que beaucoup d'observateurs européens depuis le 16ème jusqu'au 20ème siècle n'ont pas compris parce qu'ils appliquaient à ces empires des catégories qui n'étaient valables qu'en rapport avec leur propre société.

Résumé

L'ethnohistoire est définie ici comme une approche combinant les procédures et sources de l'histoire et de l'anthropologie. Cet article présente certaines des procédures suivies dans un courant de recherches contemporaines portant sur le passé pré-colonial et colonial de l'Amérique du Sud. Les procédures exposées sont l'emploi de certains cadres théoriques (par exemple la méthode historique de l'Ecole française des Annales), et l'usage d'une variété de sources, allant des documents écrits à la recherche sur le terrain en passant par la fouille archéologique, l'étude des noms de lieux et la comparaison avec des sociétés contemporaines présentant des similitudes avec les peuples américains anciens.

Bibliographie

Berthoud, Gérald

1975 Développement et formation communautaire: Les Ganawuri du Nigeria, In: La Pluralité des mondes, Cahiers de l'Institut universitaire d'études du développement, Genève, pp. 117-138.

Bischof, Henning

1971 Die Spanisch-Indianische Auseinandersetzung in der nördlichen Sierra Nevada de Santa Marta, 1501–1600, Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität, Bonner Amerikanistische Studien, Bonn.

Chaunu, Pierre

1964 L'Amérique et les Amériques, Armand Colin.

Cline, Howard F.

1971 "Ethnohistory", In: Latin America, a guide to the historical literature, Austin, pp. 117-148.

Cohn, Bernard S.

1968 "Ethnohistory", In: International encyclopedia of the social sciences, Vol. 6, MacMillan, pp. 440-448.

Deschamps, Hubert

1968 "L'ethno-histoire", In: Jean Poirier (éd.): Ethnologie générale, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, pp. 1433-1444.

Finley, M.I.

1972 The World of Odysseus, Penguin books, Harmondsworth.

Gibson, Charles

1966 Spain in America, Harper, New York.

Haring, C. H.

1947 The Spanish Empire, Harcourt, New York.

Metraux, Alfred

1928 La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani, Librairie Ernest Leroux, Paris.

Murra, John V.

1953 The economic organization of the Inca State, thèse, Université de Chicago.

1975 Formaciones económicas y políticas del mundo andino, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Necker, Louis

1973 "L'ethnohistoire et le renversement de l'européo-centrisme dans l'historiographie de l'Amérique latine", In: Bulletin de la Société suisse des Américanistes, Genève, pp. 27-34.

1978 Indiens Guarani et Chamanes Franciscains. Les premières Réductions du Paraguay, 1580–1800, Anthropos, Paris.

Pease, Franklin

1978 Del Tawantinsuyu a la historia del Perú, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Rohan-Csermak, Géza de

1967 "Ethnohistoire et ethnologie historique", In: Ethnologia Europaea, vol. I, No. 2, pp. 130-158.

Ronelt, Silvia

1979 "Historisch-ethnologische Forschungen in Frankreich", In: Wiener ethnohistorische Blätter, Heft 18, Wien, pp. 77-109.

Rostworowski de Diez Canseco, Maria

1977 Etnia y Sociedad, Costa Peruana Prehispanica, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

1978 Señorios Indigenas de Lima y Canta, Instituto de Estudios Peruanos, Lima.

Stein, Stanley J., et Stein Barbara H.

1970 The colonial heritage of Latin America, Essays on economic dependence in perspective, Oxford University Press, New York.

Steward, Julian H., et Faron, Louis C.

1959 Native peoples of South America, McGraw Hill, New York.

Vansina, Jan

1961 De la tradition orale. Essai de méthode historique. Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren.

Wachtel, Nathan

1971 La vision des vaincus, les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, Gallimard, Paris.